

**LA  
SAGA DE**

**MÔ**

*4. Tabarka*

---

**MICHEL TORRES**

---

## L'AUTEUR

Michel Torres vit où il a toujours vécu : à Marseillan, sur le bassin de Thau.

Il écrit ses romans noirs à partir de la mise en culture de souvenirs et d'images mentales, un cinéma personnel. Il est influencé par les peintres Hervé di Rosa, André Cervera, René-François Grégogna, Pierre François, Rui Sampaio et Wolfgang Beltracchi.

Mô, c'est son double trouble, le jumeau sombre, personnage récurrent de ses histoires dans son environnement naturel, la lagune de Thau qui l'a vu naître, un micro-monde où il a navigué, plongé, baigné dans la sous-culture spécifique du bassin sétois. Il vit des aventures le plus souvent fantastiques enracinées dans un langage et un biotope rigoureusement authentiques.

Michel Torres écrit donc une saga : six romans noirs ethnographiques sudistes qui s'enchaînent dans un ordre chronologique et deux romans additionnels. Chacun peut être lu séparément sur un fil rouge tendu.

*Tabarka* est le quatrième tome à paraître.

### Distribution & diffusion : Hachette Livre

© éditions publie.net & Michel Torres  
Préparation éditoriale : Danielle Carlès & Guillaume Vissac  
Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2016  
ISBN 978-2-37177-457-5  
© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

LA  
SAGA DE

MÔ

*4. Tabarka*

---

MICHEL TORRES

---





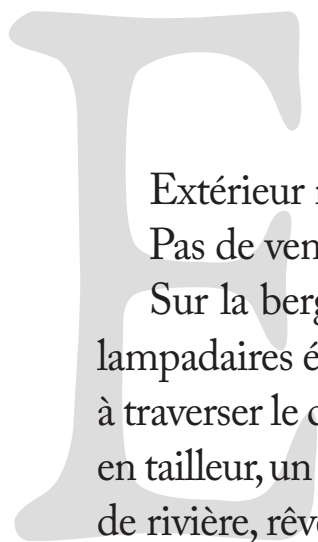
*Pour Sandrine*



*« Parce que c'était Liu,  
Parce que c'était Mô. »*

**AMORCE**





Extérieur nuit, quai désert, flots lisses.

Pas de vent, pas de lune, une scène en attente.

Sur la berge en face, quelques éclairages publics veillent, lampadaires épars dont la lumière orangée ne parviendra pas à traverser le canal noir. Dans l'obscurité, une silhouette assise en tailleur, un combattant immobile, zen, posé au bord d'un fil de rivière, rêve de vengeance. Il espère sans trop y croire voir filer en grappe dans le courant les cadavres de ses ennemis.

En guise de rivière, un canal, marin.

La mer, un jour ou l'autre tous les canaux y mènent. Lui en perçoit le flux et le reflux, cette pulsation habite le silence nocturne ; ce souffle régulier le bercerait s'il n'était au-delà de la fatigue.

Prédateur à l'affût, sûr de son coup, s'ils passent cette nuit ce sera forcément du côté sombre, du sien, du bon côté de la route d'eau. Il est prêt. Il verra sans être vu.

Il a maquillé son visage et ses mains avec un bouchon brûlé, camouflage intégral en souvenir de ses commandos de marine : F.O.M.E.C. (Forme, Ombre, Mouvement, Éclairage, Couleur), jeans noir, tricot noir, blouson noir, baskets noires, ninja nègre.

Il s'adosse à un bloc de basalte, fondu dans l'ombre...

# CHAPITRE 1

## *Héros*

Son nom, c'était Maurice.

Depuis toujours dans le secteur, tout le monde l'appelait Môm.

Pour le commun des villageois, il avait l'esprit dérangé, le ravi, un madur.

Ceux qui croyaient qu'il parlait seul dans son cabanon se trompaient, il dialoguait tête à tête avec l'araignée qu'il avait au plafond : une épeire diadème tigrée jaune et noire, sa confidente.

Il vivait dans un Tabarka mythique.

Au premier coup d'œil, assommé de soleil et saoulé de ciel bleu électrique, c'était pimpant, typicos, une vraie carte postale.

Trop bleu pour être vrai, lui connaissait l'envers de ce décor.

La vieille jetée de blocs de pierre en vrac enserrait de ses bras malingres quelques barques de pêche pointues en bois peint écaillé, trois négofols, quelques sapinoux à fond plat, quatre catalanes à moteur Bernard, plus ou moins cradingues et une demi-douzaine de bateaux de plaisance en plastique. Tout cela flottait tant bien que mal au-dessus des algues croupissantes dans les flaques moirées de mazout et tout

cela sentait la pisse, la vieillesse aigre et la mort annoncée, déjà écrite sur le fond vaseux de l'étang asphyxié.

Et pourtant, c'était le bord où des marins grecs aventureux avaient pris pied dans le pays. Il y avait un bail, plus ou moins trois mille ans. Les eaux étaient montées, le paysage avait été bouleversé, mais les traces demeuraient. Par un mètre cinquante de fond, à cent pas du rivage, on pouvait rencontrer en ordre dispersé les gardiens du site : les blocs de pierre taillée de l'antique jetée gréco-romaine, oubliés des dieux et des hommes, quais perdus, submergés, en partie enlisés, recouverts d'un fauvisme mouvant d'algues brunes, rousses et jaunes.

Le paradis de son enfance d'ondin solitaire, passée à explorer ce petit univers noyé sous deux à trois mètres d'eau cristalline : le tour de la « Pyramide » et le « Chemin des Romains », des noms antiques pour ce récif surpeuplé. Du sable coquillier et des prairies marines entouraient des rochers recouverts d'huîtres collées, des tapis de moules, une faune fixée d'invertébrés multicolores, de grands bancs de poissons minuscules, et surtout des grappes d'hippocampes accrochées à ses doigts d'enfant, un micro-monde lagunaire en miraculeux équilibre. Un aquarium tropical ce coin-là, à une époque définitivement révolue pour cause d'écosystème épuisé. Avec ses dix ans, son maillot en laine tricotée, son masque de plongée qui lui englobait tout le visage et le tuba incorporé qui s'obstruait avec une balle de ping-pong, il se la jouait alors *Vingt mille lieues sous les mers*, recherchant obstinément le cimetière du Nautilus et les scaphandriers du capitaine Nemo, jusqu'à ce que le froid ressenti l'oblige à sortir de l'eau grelottant et les lèvres violettes et à se sécher en se collant cul-nu sur un rocher plat, brûlant de soleil.

On n'abandonne pas son paradis. Môm avait toujours vécu là sur le milieu marin comme une salicorne des rivages et il s'était enraciné, disposant et habitant l'ultime baraque du port des pêcheurs pauvres, le ghetto des pêcheurs fauchés, le dernier barracot du petit port de pêche de Tabarka.

Pendant deux millénaires, cette caste d'intouchables demeura hors les murs, loin des remparts, accrochée sur le rivage de tous les dangers. Une tribu de sauvages hors normes et le plus souvent hors la loi dans une favela à risque, brûlée, dévastée et reconstruite obstinément après chaque invasion. Au fil des siècles, décimés ou récupérés, ces indiens-là avaient disparu.

Môm était le dernier des Mohicans et hantait le quartier.

Sa bicoque de planches goudronnées et de tôles ondulées était cernée par les lotissements, la modernité des règlements normatifs urbains et les asservissements immobiliers. Elle s'ouvrait malgré tout plein sud, protégée de la rage du soleil d'été par un mûrier platane et un olivier de Bohême épineux, porte et fenêtre cuirassées d'une plaque de zinc. Il l'avait meublée avec soin de caisses et de cageots, il avait bâti une cheminée centrale de matériaux récupérés : des pierres calcaires dorées, légères et tendres, faciles à mettre en œuvre et des briques réfractaires flammées. La poutre : une antique traverse de chemin de fer en chêne créosoté, lourde et dense comme du fer.

Son fournisseur de matériaux, c'était la décharge de Marseillan, domaine des goélands, des rats et des roseaux, un plan immense et sauvage.

Avant, on y trouvait tout ce que l'on ne cherchait pas mais depuis peu, sous la pression écologique, la municipalité avait

dû la fermer et créer une déchetterie. Terminée la gratte, plus de récupération libre, Môm s'était rabattu sur la dernière possible : celle du Cap d'Agde. L'ancienne cheminée du volcan éteint avait d'abord servi de carrière, une mine de pouzzolane à ciel ouvert, excavée pendant des années, épuisée par les carriers et un temps abandonnée, un immense trou que tout le monde bourrait consciencieusement avec des kilotonnes d'encombrants et d'ordures ménagères. Lui se plaisait à imaginer le réveil du volcan, l'explosion et le renvoi des détritiques dans l'atmosphère, la région étouffée, ensevelie sous les décombres.

Le Languedoc dans la merde et la langue d'oc qui foutait le camp.

« On a les Pompéi que l'on mérite ! »

Et il en riait, jaune.

Les dernières décharges fermaient les unes après les autres alors que, grâce à la crise endémique, ferrailleurs, brocanteurs d'occasion et exclus avérés étaient de plus en plus nombreux et affamés. Des loups enragés, décervelés et abusés qui, se trompant d'ennemis, se dévoraient entre eux, mythifiés et hystériques, prêts à tout pour se faire un peu d'argent, noir.

Môm ne faisait pas partie de la horde hurlante. À l'en croire il n'avait peur de rien mais prenait soin de trimballer avec lui un vieux 7,65 chargé, dans son dos, coincé dans la ceinture de son jean, entre peau et chemise, à portée, au cas où...

Le revolver lui aussi provenait de la décharge.

Il survivait librement, détaché de tout et de tous, cultivé sans le savoir, néo-cathare sans mysticisme.

Sa devise : nada, rien.

Peu de besoins et de contraintes, dure liberté.

Pour lui deux saisons dans ce pays de cocagne : l'hiver et l'été.

À la belle saison ça allait tout seul. Avec sa barque, il grattait les fonds ou écumait la surface de l'étang, pêchant les clovisses, les palourdes, quelques huîtres plates, parfois des poivres et des pachelines. Il calait, selon la lune, une pièce de filet pour les soles, les seiches, et même une petite capechade, un filet labyrinthe dont la nasse lui fournissait de temps à autre mais de moins en moins, un loup, un muge, une anguille, une dorade et de plus en plus de crans qui pullulaient, eux.

Le cran, crabe vert, dit « crabe enragé », sans valeur marchande, vide la plupart du temps, rien à bouffer sous la carapace, mais savoureux un ou deux mois par an, l'emblème du village, animal totémique et référence communautaire. Une référence bien choisie, une bête à leur image, vindicatif, voleur, charognard, mais aussi courageux, hardi, toujours prêt à l'attaque, ne tournant jamais le dos, ne fuyant jamais, quel que soit l'assaillant, même pas devant les hommes.

L'hiver, par contre, pas gaire à pêcher, des broutilles, bijoux, violets à la mer, quelques oursins, de petites crevettes grises...

Tout cela se vendait mal et Mô était le contraire d'un commercial.

Alors, pendant les fêtes de Noël et du Jour de l'An, l'homme libre se louait deux ou trois mois à un conchyliculteur pour le détroquage, le nettoyage, le calibrage et l'expédition des huîtres : salarié.

Il fallait manger et essayer de payer le « rôle », sécurité sociale et droit de pêche des marins, son rôle ou son emploi dans ce théâtre quotidien. Méditerranéen, plutôt petit, tanné,

sec et noueux comme un sarment de vigne, il n'avait pas attendu la mode et portait depuis toujours, hiver comme été, jeans et tee-shirts délavés, rapiécés, effrangés jusqu'à la corde.

Les jeunes du village le trouvaient « roots », « destroy », il leur avait rétorqué en rigolant que ses vêtements l'étaient peut-être mais que lui ne se considérait pas détruit. Vivant dans une solitude hantée, souvent plombé par la folie et le désespoir, il savait, lorsqu'il touchait le fond, taper du pied et remonter vers la surface, nager pour vivre et composer avec son demi-siècle d'existence, plongeant encore et toujours, la plupart du temps en apnée, en « libre », en symbiose avec son étang de Thau.

Bête marine, en apesanteur entre la surface et le fond, il ondulait sans effort apparent avec une grâce de funambule de l'eau.